

NOVEMBRE 1942

B IENHEUREUSE journée du 8 novembre 1942 ! Elle nous replaçait dans la dignité de notre condition humaine, avec l'ardente confiance qu'elle insuffla dans nos cœurs si longtemps désenparés !

Enfin, la chance tournait ; le Dieu des Armées, qui avait paru tant d'années protéger, favoriser toutes les entreprises des forces du Mal, allait-il finalement se ranger du côté du Bien, du Juste, de l'Honnête ?

Dimanche, lundi... Nous attendons impatients et fébriles. Des bruits contradictoires, des nouvelles dépassant même notre espérance :

Alger, Oran, Casablanca, Bône peut-être sont aux mains des Alliés et des Français de la Résistance, demain Tunis sans doute.

Verrons-nous enfin se dissiper l'atmosphère pesante qui étreignait les cœurs, les chaînes vont-elles être brisées, est-ce le début de la délivrance ? Est-ce le commencement de la fin ?

Pour notre pauvre Tunisie, ce n'est hélas, que la fin du commencement !

..*
Mardi 10 novembre, des avions à croix gammée survolent

Tunis. L'après-midi, l'Aouina, souillée déjà par des éléments de la Luftwaffe, est bombardée par les avions alliés.

Finis le prologue. Le drame commence !

Le peuple apprend bouleversé, soulevé de révolte et d'indignation, que nous n'irons pas accueillir nos libérateurs avec le témoignage d'une immense reconnaissance. L'Ennemi que tout désigne, les larmes des mères, et l'aube lugubre des pelotons d'exécution, celui qui tient dans ses griffes l'Europe asservie, celui-là même va nous être présenté comme un défenseur qui vient nous aider contre « la lâche agression anglo-saxonne ». L'Allemand sera le frère d'armes à qui il faut ouvrir ses aérodromes, ses casernes ; il vient aider la Tunisie « contre les félons qui voudraient la détourner du chemin de l'honneur ».

Samedi 14, les premières escouades en uniforme feldgrau apparaissent dans les rues de Tunis. Un silence contracté les accueille, un frisson nerveux nous secoue par instants.

L'installation se poursuit méthodiquement.

..*

Dans la Communauté, la désolation est générale : on sait ce que signifie partout l'arrivée des Allemands ; dans leur sollicitude persévérante, sans doute s'intéresseront-ils très vite aux Juifs ?

D'aucuns sont moins inquiets : les Alliés sont si près, Londres annonce leur arrivée à marches forcées sur Tunis et Bizerte ; les Allemands n'auront pas le temps de sévir.

Ils continuent cependant à arriver jour après jour ; vers 11 heures et demie, sur l'avenue Jules-Ferry, on assiste rugueusement à un carrousel de voitures blindées groupant

autour d'elles « ballili » enorgueillies ; à la même heure, des avions de transport passent et repassent en vrombissant.

Même les optimistes sont agacés.

Des bruits déprimants circulent : les Allemands vont s'occuper des Juifs ; on parle de listes de notables en préparation, de camps de concentration à organiser.

Otages, camps de concentration, réalité qui paraissait lointaine sur notre terre tunisienne ! Notre cœur avait saigné à la relation des souffrances endurées, dans les pays occupés, par tous les hommes justes qui ne reniaient pas leurs opinions, les malheureux qui déplaisaient aux maîtres despotiques, les juifs qui avaient commis le crime inexpiable de naître et de vivre. Sans doute, avions-nous souvent reconnu, dans les longues listes de déportés, des noms amis, familiers, mais nous n'avions jamais réalisé que cela pourrait nous atteindre ici même, dans nos chairs. Le Juif, dans le cours des siècles, a atrocement souffert, mais il conserve toujours, au fond du cœur, l'espoir qui lui permet de traverser les pires épreuves ; jusqu'au bout, l'homme garde en lui l'idée que le malheur l'épargnera encore.



Une égale anxiété amènera à se rencontrer, dans l'après-midi du samedi 21 novembre, ces membres de la Communauté, l'oncle et le neveu, l'un président en exercice, l'autre qui le fut pendant 4 années : tous deux ont eu la même pensée, un souvenir les oppresse, celui du cher cousin, presque un frère, arrêté par la Gestapo, alors qu'il cher-

chait à fuir la zone occupée, emmené jusqu'au camp de Drancy (1), puis de là en Pologne où, depuis...

Les Allemands s'installent ; il faut envisager le pire, s'attendre à souffrir soi-même, à payer de sa personne pour la collectivité haïe que l'on représente. Prendre des dispositions, mettre de l'ordre chez soi. Et attendre !

Certains ont conseillé de fuir.

La chose serait aisée, les abris provisoires ne manqueraient pas, il s'en trouverait sûrement dont l'hospitalité serait sûre. Mais il ne peut guère en être question ; les fonctions, même celles qu'on n'a pas sollicitées, imposent des devoirs.

En vérité, il n'y a aucune illusion à avoir sur la protection que peut valoir, au regard d'un émule de Heydrich ou autre Stuepnagel, la personne d'un vieillard de 71 ans

Qu'importe, il faut demeurer à son poste : Représentant ou délégué d'un groupe ou d'une population, il faut jus-

(1) Rappelons ici des vers de Camille Meune, un poète de la Résistance, sur le sinistre Drancy :

...Des boîtes, des fusils, kilos de barbelés,
Tonnes de béton noir, valises éventrées,
Des billets en pagaille et déchirés, de l'or !
Petits mecs, allez-y : Vous êtes la force
Armée!

.....
Les visages durcis plaqués aux fenêtres,
Ces vitres sur la mort où s'accrochent nos jours
Pour voir, dissimulés par un mur de briques,
Amant, enfant, ami, La police épie,
Ne faites pas signe, bonjour est interdit. »

tement être là pour essuyer le premier les coups qui vont lui être portés.

Un Président de Communauté n'est pas un chef militaire qui peut juger nécessaire de partir et poursuivre la lutte au dehors, ou un militant qui se camoufle pour continuer plus efficacement une action nécessaire. Il est un pasteur qui, face au danger, groupe autour de lui son troupeau, pour le maintenir contre l'orage. S'il commençait à fuir lui-même, qui demeurerait pour le grouper et le conduire jusqu'à l'abri avec le minimum de dommages ? Noblesse oblige !

23 NOVEMBRE

LE MASQUE EST DÉCHIRÉ

○ N n'eut pas à attendre longtemps, les Allemands allant vite en besogne.

Le lundi 23, vers 11 heures du soir, un martellement sinistre de pas dans le silence de la nuit ; on frappe à coups redoublés au domicile de M. Borgel. Un peloton de S.S. fait irruption dans l'appartement ; masques cyniques et durs, ce sont les exécuteurs des basses œuvres de la Gestapo, ceux qui acquièrent leurs galons à chaque série de crimes. Parmi eux, le Handstcharführer Pohl.

Ils demandent le Président de la Communauté.

Ce dernier est souffrant, mal remis d'une fièvre typhoïde qui l'a beaucoup abattu. Sans égards pour son âge, son état, on l'arrache aux larmes de ses petits-enfants, on l'arrête sans explications, sans un mot d'apaisement à sa fille épouvantée ; on a enlevé également à celle-ci son époux, dont le seul crime est d'être le gendre du Président.

Enfin ces louches policiers n'oublient pas d'emporter l'appareil de T.S.F. qu'ils ont vu dans la chambre à coucher. L'aiguille était-elle demeurée à la longueur d'ondes de 31 mètres ?